

SAMPLE  
TRANSLATION

GABRIELA BABNIK  
LA PEAU EN COTON

PUBLISHED BY: MLADINSKA KNJIGA , 2010

TRANSLATED BY: ALENKA ZVER & MATEJA BIZJAK PETIT

ORIGINAL TITLE: KOŽA IZ BOMBAŽA

NUMBER OF PAGES: 306

## Gabriela Babnik: La peau en coton

### CHAPITRE SIX : Complainte pour Lili

« Cette chute de flocons de neige, chacun tombant pour moitié sur ta joue, pour moitié sur la mienne.

Ainsi, nous les avons comptés tous, n'est ce pas. Et chaque flocon fondait pour moitié sur toi et pour moitié sur moi. Tu disais, ils nous briseront. Et dans l'intervalle, il continuait de neiger, sur tous les deux en même temps. C'était si douloureux que chaque flocon tombât ainsi sur nous. »

( Florjan Lipus Récits en passant )

La première fois que cela aurait dû se passer, il ne s'est en fait rien passé. C'est pourquoi la première fois était la seconde et la seconde fois la troisième. Je veux parler de la visite dans sa famille, plus exactement chez sa mère. Lili et sa *Clio* bleu foncé bien astiquée. Lili et ses cheveux relevés, Lili avec sa chaîne en or autour du cou, Lili en caleçon. Lili tenait tous les fils entre ses mains. Les Noirs lui plaisaient seulement sur un écran de télévision mais sûrement pas avec sa fille. Lili comme Lilliputiens, *Lili avec un li bref puis encore un autre li qui disait* « si tu te maries avec lui, tout le monde rira de toi. Ça me faisait mal, non seulement à moi je crois, ça nous faisait mal à tous les deux. Ensuite je lui ai dit que ça m'était bien égal de la rencontrer ou non. De rencontrer Lili et Milan. Ils auraient pu s'appeler Milan et Milena mais c'était Lili et Milan. Entre autre, je suis venu aussi pour les rencontrer, les saluer et faire ce qu'il convenait. Elle me disait « Es-tu venu ici pour eux ou pour moi ? » Mais elle disait ça parce qu'elle était préoccupée, elle avait dû s'arrêter en vélo, se pencher, retenir son souffle, son cœur battait la chamade comme s'il allait tomber hors de sa poitrine et son visage en gardait des traces même une fois le calme intérieur revenu. Si Lili s'était réellement exprimée en ces termes, si elle ne pouvait supporter les Noirs en dehors de la télévision, alors pourquoi insister pour la rencontrer ? Pas la moindre envie d'être pris dans ses filets, elle n'avait qu'à tisser des fils pour se faire un beau pull-over, je lui en recommanderais juste un moins qui soit moins collant que le sien.

Nous étions allongés sur le lit l'un à côté de l'autre, la télévision allumée. Un beau jour Lili a décidé de faire ma connaissance. Elle a téléphoné pour nous dire que nous pouvions venir, qu'elle nous attendait. Pas un mot sur le fait qu'elle avait tellement tardé à nous inviter, qu'elle nous avait laissés traîner au lit pendant plus de quinze jours puis soudain « venez, je serai contente de vous voir. Sans se soucier si nous en avons seulement envie. Si moi, je le voulais. Son invitation sonnait comme un ultimatum à exécuter. Le dimanche, elle allait préparer un déjeuner, on n'avait qu'à venir.

Ses mains tremblaient quand elle a posé le combiné du téléphone. « C'est Lili qui a appelé et elle veut... »

« ... que nous venions. » Je pouvais maintenant terminer ses phrases. Même si elle n'avait rien dit, j'aurais compris. Même si on nous coupait la langue, on se comprendrait. Peut-être encore mieux, seulement avec les mains, la peau, l'odorat et les regards. Je l'ai caressée, je ne dirai pas

où, mais elle continuait à trembler.

« Cette femme... »

« ... rend dingue... »

Et de bonne humeur aussi. J'avais l'impression de sentir une once de bonheur dans les tressaillements de sa main. Que Lili ait fini par se manifester, qu'elle ait finalement accepté de nous voir, on l'a attendue un bon moment mais à quoi bon ressasser, maintenant on y va pour faire connaissance... Je pensais que j'y allais juste pour elle. Même avant j'y serais allé juste pour elle mais avant c'était différent. Avant je ne réalisais pas que je devais me justifier à cause de ma peau qu'ils ne connaissaient d'ailleurs pas, ils l'avaient vue juste à la télévision. Comme la guerre en Bosnie, je dirais. De loin, depuis le canapé, elle semble spectaculaire mais quand cette guerre s'assied à votre table, elle devient lourde, trop lourde à porter.

« Qu'on vienne le dimanche, a-t-elle dit ... »

« Mais dimanche c'est demain... pourquoi elle ne nous a pas appelés hier par exemple. Comme ça, on aurait eu un jour de plus. On aurait pu lui acheter des fleurs, des orchidées, que sais-je, quelque chose comme ça... »

« Des orchidées... » a-t-elle murmuré plus pour elle plus que pour moi.

« On peut au moins se montrer aimable. Je voudrais régler ça avec gentillesse et puis adieu. Ne crois pas que j'aie quelque chose contre Lili mais, à la fin, tout ça me semble absurde

« Elle a dit. S'il te convient, il me convient »

Elle a dit ça bien sûr, qu'aurait-elle pu dire d'autre? Il fallait bien arroser d'une manière ou d'une autre cette phrase concernant notre mariage. Je sentais que l'air devenait saturé dans l'appartement, je me suis levé du lit, j'ai pris un verre d'eau et ouvert la fenêtre. L'obscurité fabriquait sa carapace. Lili la sienne.

« Et Milan ? Il n'a pas son mot à dire ? »

Elle s'est levée du lit, m'a enlacé par derrière en restant ainsi quelque temps appuyée contre moi. Son tremblement commençait à s'apaiser « donne-moi une gorgée... »

Milan s'alignait sur Lili presque comme je m'alignais moi-même sur elle. Il allait me recevoir si Lili en décidait ainsi et moi je ferai tout, rien que pour lui faire plaisir. J'avais parlé d'orchidées juste comme ça. Pour soulager ma conscience, pour dire que je ne pensais que du bien de Lili, que bien sûr j'irai chez eux. Mais en vérité, je désirais qu'elle prolonge sa comédie qui s'était transformée en mélodrame espagnol.

Deux semaines et demie de silence total. Qu'est-ce qui avait changé tout d'un coup ? Parce que c'était dimanche demain et qu'elle avait justement acheté de la viande fraîche pour le pot-au-feu « n'exagère pas Ousmane » m'aurait-elle dit si elle avait lu mes pensées, on n'achetait jamais de viande, on la sortait du congélateur ... la viande n'a rien à voir là-dedans.

C'est vrai que j'exagérais et le téléphone a sonné de nouveau. Elle aurait presque couru vers l'appareil si courir avait été possible dans le minuscule appartement. Sans tourner mon regard, sans faire le moindre geste, je savais que c'était à nouveau Lili. Deux fois li li qui tisse se fils et fait un excellent pot-au-feu, paraît-il. Et comment fait-on un pot-au-feu ? On jette tout ce qu'il faut dans l'autocuiseur et puis on le ferme. C'est comme si on disait que la machine à laver lave très propre. Quand ma bouche est devenue sèche et que je ne pouvais plus cracher, je suis allé vers

elle. Auparavant, j'ai fermé la fenêtre. Elle était assise sur le lit, toute ratatinée, elle donnait l'impression d'avoir honte de quelque chose. Sans qu'elle m'ait dit quoique ce soit, je savais que Lili avait changé d'avis et qu'elle avait retardé d'au moins une semaine sa décision. Elle a probablement eu peur pour son lierre. Dieu merci c'était l'hiver et non l'été. L'été, ça aurait pu être pire, avec ces Musulmans, on ne sait jamais...

J'en avais marre de Lili, plus un mot sur Lili. Le mieux dans tout ça est que j'avais envie de renoncer. Je regrettais juste qu'elle eût si mal qu'elle en éprouvait de la honte, ses mains tremblaient, son cœur cognait. Tout ça pour rien. Je l'ai enlacée par derrière comme elle l'avait fait auparavant avec moi, elle était assise et je me suis dit que c'était mieux ainsi. On ne peut pas du jour au lendemain préparer l'explosif. Si ça avait été du jour au lendemain, on aurait dû lui apporter seulement des orchidées...

\*

Milan est né la même année que Sankara. En quarante neuf. Tous deux nés sous le signe du sagittaire, tous deux fougueux et fragiles à la fois. Milan perd déjà ses cheveux, Sankara n'a pas le temps pour ça mais de toute façon, Sankara n'a le temps pour rien. C'est maintenant, à la retraite, que Milan a du temps. Ils ne savaient pas au début qu'ils allaient courir après le temps. Milan et Sankara venaient de deux pays qui se trouvaient Dieu sait où. Quand on parle de la Slovénie, il est conseillé de mentionner Venise. A deux heures en voiture, on est en pleine verdure. Le Burkina Faso, c'est moins recommandable. En fin de compte il faut juste dire en Afrique ou, pour les plus éclairés, en Afrique occidentale. Les gens vont acquiescer comme on s'incline devant un grand arbre. Il existe une autre variante – citer, à la place du pays d'où l'on vient, le nom de son président. Dans le cas de la Slovénie, Tito pour le Burkina Fasso, Sankara. Il est fort probable qu'on aura une idée plus claire du premier que du second. Par exemple Milan se souvient encore très bien de l'annonce de la mort de Tito. Beaucoup d'encre a déjà coulé à ce sujet, je ne vais pas me répéter, je mentionnerais juste les files d'attente pour acheter du sucre et du pain. Après est venue la période de Milka Planinc quand l'ananas est devenu le luxe absolu. Tout le monde a déjà oublié la mangue qu'on pouvait probablement trouver à l'époque des pays non-alignés. Mais ni Sankara ni Milka Planinc pratiquement à la même époque n'ont oublié. Il avait fait construire un aéroport à Boboya, une oasis de manguiers en vue d'exporter vers l'Europe toute cette profusion de fruits du Burkina à bord de petits avions auxquels on avait donné le nom de petits oiseaux naganagani. Mais tout d'abord, il fallait interdire aux Européens certains de leurs monopoles. Ce socialiste attardé qui a fait surface quand tous ses compagnons de route avaient disparu, a cogné sur Coca-cola, mais il faut que je continue là où j'en suis resté ...

Quand la Haute Volta, quelque part en Afrique occidentale, au cœur du désert, a déclaré son indépendance un cinq août, Milan avait onze ans. Il a décidé, avec ses copains, d'aller voler quelques œufs chacun dans son poulailler. Comme Milan exagère quelque peu, on lui demande à la maison si c'est bien lui qui a volé. Il nie en pleurant. Le lendemain, pour une raison inconnue, la police débarque dans la cour des voisins. Milan croit que c'est à cause des œufs et commence à sangloter – je ne le referai plus, plus jamais... Même à onze ans, Sankara n'avait pas le temps pour

ce genre de chose. Un jour cependant à Boboya, où sa famille l'avait envoyé à l'école, il est allé frapper à une porte inconnue : « Monsieur, j'ai aperçu votre maison que je trouve très belle et j'ai décidé de passer la nuit ici »

Il est vrai qu'il courait après les sauterelles qu'il attachait à un lasso pour ne pas leur briser les ailes et il se fabriquait aussi des ailes avec du papier de toilette et des branches pour sauter du toit. Sankara a toujours aimé voler mais pour lui c'était toujours du sérieux « Je ne suis ni menteur ni voleur » a-t-il déclaré un jour dans une interview. Et d'ailleurs, son temps était beaucoup trop précieux...

En 1966, sa famille l'envoie à l'école militaire à Ouagadougou. On souhaitait qu'il devienne prêtre catholique mais le jeune homme s'imaginait pouvoir voler depuis un toit de sept mètres de haut. « Il y a trop de feu en lui » disait son père, paraît-il. Sankara obéit, termine l'école, ensuite à vingt ans, il est admis à l'Académie militaire à Madagascar. Milan lui, conduit sa coccinelle noire et drague les filles. Il y en a une qu'il trouve particulièrement jolie. Elle a de longs cheveux châtain et des cuisses dorées. Il l'a aperçue dans un bal, l'a invitée à danser, elle n'a pas refusé. C'était Lili, Lili aux longues jambes, qui était allée au bal avec sa sœur jumelle, Lili à qui on ne peut jamais rien refuser. Elle a surnommé sa coccinelle noire la morgue ambulante.

Sankara n'a jamais vraiment possédé de voiture. Aucune possibilité de rencontrer Che Guevara et même sa rencontre avec Castro à New Delhi est encore loin. Pendant la période révolutionnaire à Madagascar, il porte des chaussures confortables et sûres. En 1972, quand il revient en Haute Volta, grand et sombre, il porte déjà son béret sur le côté. Certains pensent qu'il est devenu trop nonchalant, trop arrogant mais la seule chose qui intéresse Sankara depuis son retour d'Afrique du Sud c'est voler. Il est vrai que pour son premier saut, il s'est cassé la figure, est tombé sur des éclats de verre mais être entre ciel et terre ( cet état ne peut s'appeler un vol ) était indescriptible. Comme la pluie, il est devenu la pluie qui tombe dans un puits, dans une bassine, sur la route. Jamais il n'a mentionné son inscription en 1972 parmi les parachutistes en France.

A vingt-trois ans, Milan totalise déjà quatre années de travail en Allemagne. Il travaille le métal. Et il veut faire ses preuves. Il travaille chez un Allemand et dans l'atelier tout passe par ses mains. L'Allemand peut lui faire confiance. La femme de l'Allemand est jalouse de Lili qui ne l'a pas encore rejoint. Maintenant ils sortent ensemble, Lili rend visite à ses parents, ils vont bientôt se marier donc Milan va bientôt rentrer d'Allemagne. Il envoie de l'argent à la maison et tout se passe comme convenu. Il connaît Lili depuis un an déjà, elle est encore jeune et il lui fait confiance. Il l'a emmenée au restaurant, l'a regardée dans les yeux, il avait l'impression qu'il aurait pu passer avec elle tous les autres soirs.

Pendant ce temps, Sankara conduit des motos et joue parfois de la guitare. Il en joue assez bien. Mais avant d'avoir créé avec quelques copains le groupe dénommé Tout-à-Coup Jazz, il devait, lors du premier conflit frontalier entre le Mali et la Haute Volta apparaître comme un héros. Entre décembre et janvier 1975. Mais on a maintenant franchi trois, quatre ans. Sankara porte son béret complètement sur le côté, il voit à peine ses proches. Il commande une unité d'officiers à Poyé alors que Milan et Milena, pardon Lili sont mariés déjà depuis quelque temps. Ils se sont mariés avant la naissance de leur première fille. Le mariage a eu lieu quand ça ne se voyait pas encore que Lili était enceinte. Il neigeait et elle portait une robe blanche. Les invités

les ont arrosés de riz... Leur fille s'est appelé Barbara comme toute une génération. Année de naissance 1974. Pendant ce temps, Milan continue à façonner le métal, il est devenu chef d'équipe dans l'atelier, il doit faire ses preuves, il doit bien gagner, Lili est au chômage, pas facile d'obtenir un travail en Allemagne si on ne parle pas allemand.

Sankara estime que c'est important de continuer à se former. L'aviation est devenue son obsession, sa drogue, pourrait-on dire. De janvier à mai 1978, il est de nouveau parmi les parachutistes au Maroc. Il rencontre Blaise Compaoré et a presque trente ans.. Il a assisté à deux changements de gouvernement ( je ne compte pas ici la France) celui du président élu Maurice Yaméogo et du commandant en chef Lamizan. Tous deux ont un sens aussi peu aiguisé pour entendre la voix du peuple qui va, jour après jour d'une manifestation à l'autre. Les gens dorment dans les rues et demandent une augmentation de salaires. C'est juste le contraire qui se produit. – une baisse d'impôts pour les fonctionnaires, des arrestations et de la maltraitance pour les représentants des syndicats. Mais on est encore loin de la pratique d'enfoncer des aiguilles dans le pénis, cette méthode sera inventée seulement par Compaoré. Sankara regarde tout ça. Il observe, il sait, il lit et il entend qu'un coup d'état va bientôt éclater. Encore un peu, une expiration seulement et un nouvel enfant abikou va naître dans la salle d'accouchement- le colonel Saye Zerbo – qui va prendre le commandement du comité militaire – pour le renouveau du progrès Populaire ( CMPRN). Au même moment, Milan, lui, examine peut-être les ongles de sa fille nouveau-née. Dans la voiture, il a oublié de débrayer si bien que tout ça va mal se terminer mais, pour le moment, la seule chose qui lui importe c'est que son bébé nouveau-né ait des ongles. De plus, elle a le même front, le même nez et la même bouche que lui. Même ses cheveux sont comme les siens qu'il commence à perdre. Le temps s'est arrêté pour Milan, ne fait que débiter pour Sankara. Nous sommes en 1980. Même si Sankara n'a plus que sept bonnes années à vivre, tout commence seulement pour lui alors que pour Milan, tout s'achève. Du moins pour l'Allemagne. Il a décidé qu'il avait fait ses preuves, qu'il avait assez voyagé, tout le temps ici et là, on en perd la tête, qu'il était temps de se mettre à son compte et commencer au moment où tout va à vau l'eau, les communistes ne sont plus là pour longtemps.

« Si au moins on avait du sucre et du pain et des bananes, mais ça fait un moment qu'on ne trouve plus la moindre banane ». Alors Milan a peut-être, pour la première fois, pensé à l'Afrique mais ce n'est pas sûr. S'il y a pensé, il s'est sûrement dit que les gens là bas avaient encore plus faim, c'est pourquoi il fallait juste être patient...

\*

## CHAPITRE DIX : C'est une autre version de Penda Yoro

Les gestes de l'amour se sont évanouis et ils dorment maintenant  
mais leurs pensées les plus secrètes se rencontrent  
comme deux couleurs qui se fondent  
sur le papier mouillé d'un dessin d'écolier.  
(Thomas Tranströmer, le Couple)

On a emporté tout ce qui était possible. Toutes les affaires de Nicole et tout ce qui était là avant. Je craignais en fait que ce soit trop lourd. On a ajouté quelques bagages supplémentaires. Comme le lait, des habits neufs pour moi, des livres, des catalogues, des revues pour elle. Je n'ai même pas songé à prendre le vélo me disant qu'on ne nous permettrait pas de l'embarquer comme ça au dernier moment. Si on l'avait déclaré avant cela aurait peut-être pu passer alors je n'ai rien dit, presque rien. J'ai enfilé deux levis, trois pull-overs, et même deux vestes. Elle me taquinait me trouvant tout ce qu'il y a de plus ridicule, très africain en somme. Se balader partout à l'aéroport avec ce boxeur.

« C'est pour Nicole tous ces colliers, bracelets, bagues... »

« Tu peux dire juste des bijoux »

Ensuite je me suis tu. Je me suis effondré comme une boule de neige sur une rangée de chaises et j'ai attendu. Nous sommes arrivés à l'aéroport une bonne heure à l'avance. De toute façon on devait quitter l'hôtel avant 13h. On ne s'est pas plaint de la Portugaise, à quoi bon. Je pouvais m'imaginer à l'avance le dialogue avec le gérant de l'hôtel. De toute façon, il aurait juré que pour elle il était prêt à mettre sa main au feu. Vous savez, nous sommes tous de seconde zone ici, on doit se soutenir. Il avait peut-être raison, on avait probablement perdu l'argent tout simplement. A vrai dire, il avait à peine disparu que je l'avais oublié.

Elle s'est rapprochée mais en laissant une chaise vide entre nous. Comme si on ne se connaissait pas, comme si on venait de deux planètes différentes. Elle est restée silencieuse et moi aussi, je suis resté silencieux comme dans le bus. Chacun s'efforçait de regarder dans sa propre direction. Ici, à l'exception des gens qui faisaient un vacarme en se déplaçant, il n'y avait pas beaucoup de mouvement. Je regardais leurs valises gigantesques, presque comme les nôtres, mais dans les nôtres il n'y avait pratiquement que des cadeaux. Seul son vélo semblait tout à fait superflu. C'est sans doute pour cela qu'elle s'était écartée et pas tellement à cause de la double épaisseur de vêtements. Elle savait bien, ayant vu le minuscule point sur ma cornée, que j'étais embarrassé à cause de son vélo.

« On peut au moins essayer » dit-elle à brûle pourpoint à l'autre bout tenant le vélo par la selle.

Je suis resté plongé dans le silence. J'avais envie d'aller m'asseoir dans la rangée opposée mais je suis resté cloué sur mon siège. En face, j'aurais eu une plus belle vue sur son teint, j'aurais pu examiner les veines partant du cou vers l'intérieur de son corps. J'en avais assez de regarder les valises et les gens autour de moi. Je trouvais qu'ils se ressemblaient tous alors qu'elle, elle avait une peau de papier qui bruissait presque au toucher. Mais en ce moment elle souhaitait me tenir

à distance. Lorsqu'elle se mettait à rire, et qu'elle n'était pas renfrognée comme maintenant, une lueur s'allumait doucement en elle, *absorbait* le papier ouaté de sa peau puis une lumière naissait dans tout son éclat. Je pense que la veine de son cou était là surtout pour rompre la monotonie ou peut-être comme signe de sa nature Abikou.

Elle a dégagé ses cheveux comme le faisait en son temps sa grand-mère, le voile qu'on écarte du visage, en même temps elle a décroisé les jambes, s'est levée et m'a tiré de mon sommeil de boule de neige.

« Viens allons-y, avant qu'il y ait la queue. »

L'histoire de notre accoutrement n'était pas bien grave, une lumière émanait d'elle et irradiait... Je me suis levé, je l'ai suivie avec la valise, un rien trop maladroitement, un rien trop n'importe comment, mais derrière elle, elle ne pouvait me voir. Elle s'est arrêtée au guichet, m'a passé les bagages pour que je les dépose sur le tapis roulant, le vélo est resté près des sièges. Je regardais tout ça puis la femme devant nous...

« Les passeports s'il vous plaît... »

J'ai dû avoir l'air affolé, et ce fichu point dans mon œil, est-ce qu'il était immobile, est-ce qu'il tournait, mais au même instant, j'ai su que non seulement nous avons perdu notre argent mais aussi le passeport.. J'ai plongé lentement la main dans ma veste, pour gagner du temps qui sait, j'ai fouillé le fond de ma poche et j'en ai retiré un passeport, passeport au singulier.

« Voici le mien, je ne sais pas pour le tien... »

« Ce n'est pas le moment de me... »

« Je suis sérieux.... » J'ai remis la main dans ma poche pour preuve « ... je ne l'ai pas et je ne me souviens pas que tu me l'aies même jamais donné. »

La lumière qui commençait à filtrer sous sa peau s'est éteinte sur-le-champ. A la surface restait juste le papier à travers lequel déferlait l'énorme rivière de la veine qui menaçait de déchirer cette délicate texture.

« Alors il doit être quelque part dans les bagages »

Elle aurait pu paraître calme si la veine de son cou ne l'avait pas trahie ...

« Ecartez-vous s'il vous plaît pour ne pas gêner les autres passagers » dit une voix de verre, surgie d'on ne sait où.

Comme dans un rêve, j'ai tiré les valises près des sièges pour les ouvrir. Elle s'est accroupie près de leur ancre puis a commencé de ses mains tremblantes à empiler les pull-overs, le lait, le miel, les chaussures, la trousse de toilette et... à les mettre de côté. Elle faisait ça avec solennité, en silence, comme pour purger une peine. Elle me jetait un coup d'œil de temps en temps avec des yeux affolés comme si elle avait voulu se cacher derrière un arbre pour y pleurer en paix. Mais Charles de Gaulle ne possède évidemment pas un seul arbre, juste des sièges dans un immense espace en verre, quelques vigiles en uniforme avec leurs chiens, et tous ces bagages et tous ces gens. Les avions attendaient de l'autre côté « mais sans passeport vous ne pouvez rien faire » a déclaré un homme planté devant nous. J'étais accroupi à côté d'elle et prenais les affaires de ses mains. J'étais tout aussi affolé, sans voix, mes mains, qui avaient voulu tant de fois la caresser et s'étaient tant de fois retirées, tremblaient. Son visage était à portée de ma main, fatigué, vulnérable comme une feuille dans le vent et qui se serait sûrement envolée si cet espace n'avait



été entièrement vitré. Et même ce peu de texture ouatée qui pouvait la retenir au sol commençait à lui manquer. On avait la sensation qu'elle s'éloignait et flottait au loin en devenant de plus en plus petite, repliée sur elle-même et moi je ne savais pas comment la retenir et la garder dans ma main.

Après un second examen des valises, avec toutes les affaires étalées par terre et des regards braqués sur nous, y compris ceux du personnel en uniforme, elle s'est penchée en arrière et tout son visage a disparu derrière le rideau de ses cheveux.

J'ai observé un moment cette silhouette courbée devant moi, toute rapetissée, comme creusée, juste quelques traits de crayon, sur les bords et à l'intérieur du papier, de la ouate ou quelque chose de plus léger encore. J'aurais voulu la toucher mais ma main redoutait, c'était clair, de rencontrer le vide si bien que j'ai juste murmuré...

« Ce n'est rien... »

« Rien, rien, rien, ont répondu les cheveux. »

« Eh bien on partira un autre jour, quel besoin de partir juste aujourd'hui... »

J'aurais donné tout au monde pour l'entendre me dire autre chose que ces mots qui m'ont coupé en deux...

« Non, vas-y toi, moi je rentre... »

\*

J'aurais dû m'asseoir pour réfléchir. Pour prendre de la hauteur et de là haut regarder les bagages étalés, ses mains tremblantes et me regarder moi-même. J'étais mal à l'aise avec toutes ces couches de vêtements, je suis à grosses gouttes et mes mains refusaient de bouger et encore plus de retirer tout ce fatras qui m'engonçait. Sa voix continuait à répéter « vas-y, vas-y » jusqu'à ce qu'elle se lève et remette toutes les affaires dans la valise. Elle a quand même laissé certaines choses à l'extérieur comme le lait, les chaussures, le café, le miel, les conserves de poissons... Et quand elle a ouvert le grand sac en plastique avec le dessin de la Tour Eiffel, j'ai cru défaillir.

« Tu ranges... ? »

« Oui, tes affaires, sinon tu vas rater ton avion »

Mais qu'est-ce qui avait bien pu se passer avec la jeune fille du bus qui s'était tournée doucement sur son siège puis m'avait demandé de rester. J'ai regardé involontairement vers sa fermeture éclair, sa peau et surtout son visage. Elle continuait à le dissimuler derrière ses cheveux et je ne pouvais savoir exactement si elle pleurait ou non.

« J'aimerais rester... »

Les mots sont sortis du fond de mon ventre, comme un grondement de tonnerre. Impossible qu'elle ne m'ait pas entendu mais j'ai répété.

« J'aimerais rester... »

Peut-être plus pour moi que pour elle.

« Non tu dois partir, et, après un long moment, elle s'est pour la première fois tournée vers moi, tu dois... »

« Nous sommes venus ensemble et nous repartirons ensemble. Peu importe si c'est en

Afrique ou de retour à Ljubljana, mais d'aucune façon...

Ma voix s'est enrouée d'avoir fulminé, j'ai essuyé mes lèvres et avalé le peu de salive qui me restait.

« Je ne veux pas qu'on soit puni tous les deux par ma faute ... »

Je me suis levé et me suis approché d'elle, cela ressemblait peut-être à un vieux film de boxeurs.

« Ce n'est même pas ta faute, le passeport a été volé... »

Je lui ai pris ses paumes humides qui étaient toutes engourdis comme le ventre brillant d'un poisson.

« Même si on l'avait constaté il y a deux jours, on en serait au même point »

« Sans spectateurs, tout ça aurait un tantinet moins l'air d'un film »

Elle m'a glissé entre les mains et s'est assise sur le vélo.

« Tu crois que c'était cette Portugaise ? »

Je n'avais plus peur maintenant, la tension, la gêne de la scène avait faibli. Je devais juste encore me débarrasser de mes habits.

« Je crois que oui... tu me passes ce plastique ? »

La veine s'est gonflée légèrement, avec quelques battements dans le vide.

« Je ne vais nulle part, je voudrais juste me débarrasser de ce fatras et le déposer quelque part. »

Elle a secoué une nouvelle fois le sac qui s'est ouvert en grand puis elle a attendu. J'enlevais mes vêtements lentement, prudemment pour ne rien perdre. Le boxeur s'est transformé, est devenu moi, j'ai replié les levis, les vestes, les pull-overs dans le sac puis je l'ai refermé. Petit à petit, la représentation touchait à sa fin et les gens commençaient à se disperser.

« Et maintenant... a-t-elle dit presque à voix basse »

« Rien, tu vas raconter des histoires la nuit et moi je vais près de la radio élever des chèvres comme Kandy et Ama, s'ils avaient pu ... »

Elle a ri doucement et de bon cœur au point que sa veine avait presque disparu.

« Je pense qu'il est encore temps pour les chèvres »

« On rentre à l'hôtel, on reporte le départ et on déclare le vol ? »

J'ai sifflé le petit bonhomme à la peau foncée qui n'avait pas arrêté de traîner autour de nous tout ce temps.

« Vous pouvez vous arranger pour les bagages, on prendra un vol demain... »

« Le vélo aussi ? »

« Aussi... »

Je lui ai caressé le coude qui est devenu chaud, plus chaud et je l'ai entraînée vers l'extérieur. L'air y était frais baigné d'une lumière bleu clair...

« D'abord on ira chercher la Portugaise. »

« Et après ? »

« Rien, ce sera les chèvres et tes histoires pour la nuit »

« Ça c'est pour toi et pour moi ? »

« On trouvera bien quelque chose, ne t'inquiète pas. »

Une courte pause, un léger mouvement du corps, la lumière qui filtre avec solennité à travers la peau et l'odeur portée tout ce temps en moi qui disparaît, je ne sais pourquoi ...

« Tu apprendrais à jouer de la guitare, peut-être d'abord du ngoni et ensuite de la guitare? Pour moi ?

« Hm, oui (ça veut dire qu'elle croit maintenant à mon histoire ?) mais seulement si toi, tu... »

« Chut, ne dis plus rien, ce qui tu as promis, tu l'as promis, point final... »

\*

J'ai dû m'asseoir pour réfléchir. Porter un regard planant sur les bagages empilés, ses mains tremblantes et moi-même. J'étais mal, j'avais l'impression que des êtres semblables à des papillons se promenaient en moi. Ils touchaient mes entrailles de leurs ailes et si mes cheveux n'avaient pas autant flambé, j'aurais cru que je me trouvais à l'extérieur, dans une vaste prairie. J'y ai passé mes mains, dans les cheveux je veux dire et me suis caché un instant. Je voulais m'en aller mais pas de cette façon. J'en avais marre de Paris, à vrai dire j'en ai toujours eu marre de Paris et maintenant il allait falloir y retourner. Prendre tous ces bagages, les installer dans un bus, encore une fois reprendre le même thème, comme Ama, les doigts sur la guitare, juste un autre tempo ... Je fus réveillé par le bruit du sac avec le dessin de la Tour Eiffel.

« Tu fais tes bagages... ? »

« Oui je range tes affaires, sinon tu vas rater ton avion. »

Elle ne s'est pas retournée comme elle l'avait fait dans le bus avec ses livres sur les genoux, sa fermeture éclair ouverte, sa peau fine, la plus fine que j'aie jamais vue, striée de veines comme des fils électriques bleus... et elle n'a pas dit, s'il te plaît, reste. Si elle avait dit quelque chose comme ça, je serais sûrement resté mais comme elle n'a rien dit, j'ai seulement suivi sans voix le mouvement de ses mains qui soulevaient des pull-overs, des chaussures, le miel pour Sita, le café pour Ousmane... et les plaçait précautionneusement dans le creux de la tour Eiffel.

« Ça va comme ça, tu préfères que je te laisse une valise ? »

J'ai fait non la tête, le sac ça m'ira. Je voulais lui dire qu'une fois qu'elle aurait retrouvé son passeport et qu'elle m'aurait rejoint, elle pourrait prendre encore ses deux valises mais mes mains continuaient sans mot dire à ramasser les affaires. Il ne me semblait pas entendre de pleurs, les maisons ne pleurent jamais paraît-il, mais à cet instant elle a cessé d'être...aussi ma maison. Elle aurait pu me dire quelque chose mais comme elle n'a rien dit et qu'elle m'a laissé devant la porte, je me contentais de regarder ses mains. Si j'avais regardé juste un tout petit peu plus haut, j'aurais vu comment la rivière bleue avait débordé sa peau frémissante, comment chaque morceau de papier volait en sens opposé.

« Donne le bonjour à Sita, d'accord ? »

Je n'osais toujours pas la regarder et je crois qu'à partir de ce moment-là, je n'ai plus jamais osé.

Je ne sais comment c'est arrivé, mais j'ai décidé de partir, seul, au singulier, avec tous ces vêtements sur moi et ce sac qui était resté accroché à ma main comme une mangue verte.

« Ce n'est pas trop lourd, j'ai réussi à dire, le visage tourné vers le sol. Ce n'est absolument pas trop lourd, je ne prends que ça et rien d'autre. »

« Si tu as besoin de quelque chose d'autre, tu l'auras plus tard... »

Elle n'a pas dit, je vais te l'envoyer ou je te rejoindrai, mais elle a employé quelque forme impersonnelle, ça, ça t'arrivera plus tard. Comme si nous deux n'avions rien à voir là dedans, tout était de la faute des bagages qui avaient absorbé tous nos sentiments. Sa silhouette s'était immobilisée face à moi, le visage brisé recouvert de ses cheveux, les mains calmement le long du corps.

« Ferme... »

« Quoi ? ...»

Elle a montré le sac. Je me suis réjoui, au dernier moment je me suis réjoui comme un enfant d'avoir gardé encore ce sac à refermer. Je me suis penché, je l'ai fermé lentement, puis j'ai tiré la fermeture éclair le plus bruyamment possible. Juste avant la fin, j'ai reçu comme un coup dans le ventre, là près des papillons, l'odeur de ses cheveux et tout le reste. Elle s'est approchée pour m'embrasser, me dire au revoir probablement mais je me suis écarté. Non pas que je ne l'aie pas voulu mais j'avais l'impression que le baiser allait me réduire en une poussière d'ailes de papillons...

Quand tout a été fermé et réglé, je suis parti. J'ai tourné le dos à cette maison qui était mienne sans prononcer un mot, sans dire vraiment au revoir, je n'avais jamais aimé les départs et je suis parti. D'habitude c'était elle qui partait, maintenant, tout à coup, tout reposait sur moi. De toute façon je pense qu'il n'y avait rien de grand dans cette façon de tourner le dos. J'ai perçu derrière moi le bruissement de sa main qu'elle avait dû lever vers le ciel.

« See you tomorrow, dans une autre vie donc... »

Si elle avait prononcé quelque chose d'autre, quelque chose comme ce jour-là dans le bus, tout aurait été différent sans doute mais comme ça, mon sac, mes cheveux brûlants et mon corps ont atterri près du guichet où se tenait la femme avec un foulard bleu autour du cou pour lui remettre le passeport.

Elle a ri, a dit que je n'étais pas trop lourd et que je pouvais prendre le sac avec la tour Eiffel avec moi comme bagage à main. J'ai soulevé cette tour Eiffel et j'ai quitté comme dans un rêve notre forme duelle qui n'avait peut-être jamais existé, que je n'avais peut-être jamais rencontrée, jamais aimée, jamais léchée, jamais... Et donc il avait été seulement question d'un rêve dans la mise en scène d'un calife....